

Black Light. Pour une histoire du cinéma Décoloniser l'image

Jason Béliveau

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95650ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Béliveau, J. (2021). Compte rendu de [Black Light. Pour une histoire du cinéma : décoloniser l'image]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 48–48.

« Néanmoins, les dernières pages de cet essai, consacrées à une nouvelle génération de cinéastes noirs américains, privilégiant le format court métrage et une grammaire plus près du cinéma expérimental, nous permettent de constater que le cinéma demeure un puissant outil de contestation et de réflexion, dans un contexte de grands bouleversements et d'injustice raciale aux États-Unis. »

BLACK LIGHT. POUR UNE HISTOIRE DU CINÉMA NOIR

DÉCOLONISER L'IMAGE

JASON BÉLIVEAU

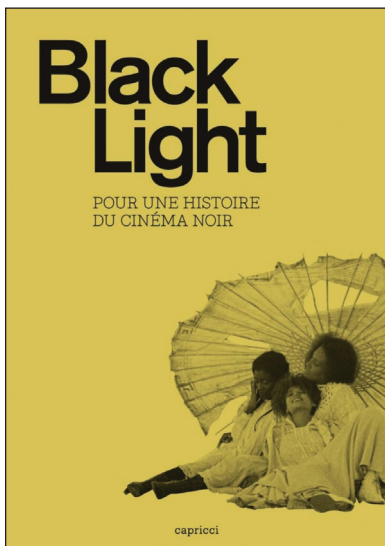
Entrepris par un programme de films à la 72^e édition du festival de Locarno en Suisse, l'ouvrage collectif *Black Light. Pour une histoire du cinéma noir* tente – et c'est toute une gageure – d'offrir une vision d'ensemble d'un cinéma « noir » réunissant les *race pictures*, nées au tournant du XX^e siècle, la *blax-poitiation*, les productions à visées populaires et les propositions limites, à mi-chemin entre le cinéma de genre et l'expérimental. Histoire et analyse d'un corpus aux contours flous et aux ramifications nombreuses, d'abord à travers deux longs essais, puis par les courtes critiques de 22 films emblématiques.

D'entrée de jeu, quelques « règles » afin de préciser la vision : les films provenant du continent africain sont majoritairement exclus de la liste de films analysés. Comme le dit en avant-propos Greg de Cuir Jr., initiateur de la rétrospective *Black Light* à Locarno et de cet ouvrage : « Je ne voulais voyager que là où les Noirs ont été envoyés – autrement dit, je me suis intéressé aux conditions et aux cultures des Noirs là où nous avons été jetés dans la civilisation... sans que personne ne nous demande notre permission », comme l'a écrit le philosophe Vilém Flusser » (p. 9). L'entreprise se veut un point de départ plutôt qu'une conclusion, d'ajouter de Cuir Jr.

Le premier essai, « Ôter la perruque : genèse et préhistoire du cinéma américain » d'Adrienne Boutang, trace un historique encore méconnu, débutant avec les *race pictures*, dont l'objectif assumé était « [d'] offrir en miroir au public noir ses membres invisibilisés – non pas tant les pauvres que la classe moyenne aisée, ici offerte comme horizon et comme modèle » (p. 31). Ce riche pan de l'histoire cinématographique américaine est à faire connaître au public cinéophile, bien qu'un cinéaste comme Oscar Micheaux (1884-1951), réalisateur de *Within Our Gates* (1920) – considéré comme une réplique au *Birth of a Nation* (1915) de D.W. Griffith –, est aujourd'hui accepté comme le premier cinéaste noir américain majeur. Produits en dehors du système hollywoodien jusque dans les années 1950, les *race pictures* sont pour la plupart introuvables, faute de mesures de conservation, ce qui rend leur recensement et leur analyse parcellaires.

Le deuxième essai, « L'être-noir au cinéma : notes sur la notion de cinéma noir » de Michael Boyce Gillespie, cherche à définir la notion de *blackness* (l'être-noir) au cinéma. Le texte est dense et ratisse large. Déjà, des difficultés se présentent à l'auteur. Comme l'avance Boyce Gillespie, « que promet l'appellation "cinéma noir" et qu'interdit-elle ? » (p. 67). Un film comme *George Washington* (2000) de David Gordon Green, mis en scène par un Blanc mais suivant une bande de jeunes d'une communauté noire de la Caroline du Nord, aurait-il moins sa place dans un corpus que des films comme *Summer of Sam* (1999) de Spike Lee ou les superproductions hollywoodiennes de F. Gary Gray ? Cette question est l'une parmi les dizaines qui rendent la lecture de cet essai fascinante, bien que l'auteur, visiblement érudit et passionné, passe parfois du coq à l'âne au point de laisser le lecteur quelque peu dans l'ombre. Néanmoins, les dernières pages de cet essai, consacrées à une nouvelle génération de cinéastes noirs américains, privilégiant le format court métrage et une grammaire plus près du cinéma expérimental, nous permettent de constater que le cinéma demeure un puissant outil de contestation et de réflexion, dans un contexte de grands bouleversements et d'injustice raciale aux États-Unis.

L'ouvrage se clôt sur de courtes critiques de 22 films marquants, de *Within our Gates* à *35 rhums* (2008) de Claire Denis. Par un magnifique alignement des planètes, au moment d'écrire ces lignes, le Criterion Channel offre en visionnement la plupart des films couverts, parmi lesquels les chefs-d'œuvre *La Noire de...* (1966) d'Ousmane Sembène et *Daughters of the Dust* (1991) de Julie Dash, *Losing Ground* (1982) de Kathleen Collins et le percutant documentaire *Tongues Untied* (1989) de Marlon Riggs, traitant du racisme et de l'homophobie dont sont victimes les membres de la communauté gaie et noire. Avoir facilement accès à ces films est un premier pas vers une acceptation de leur place centrale dans la grande histoire cinématographique américaine. ▲



Sous la direction de Fernando Ganzo
Black Light
Pour une histoire du cinéma noir
Nantes, Capricci
2020, 176 p.